

Écoles et Collèges
de
l'Académie de Nice



2002

VOUS AVEZ DIT "HUGO" ?

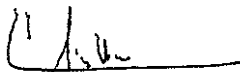
Cette année, le concours académique d'écritures poétiques a rencontré Victor Hugo...

Aux élèves et à leurs maîtres, à l'école et au collège, il a été proposé de traiter des "paroles d'enfance", en se référant à Victor Hugo dont les figures d'enfants, de Cosette à Gavroche, et à l'Enfant grec, sont si émouvantes.

Pour donner à Victor Hugo sa résonance contemporaine, j'ai demandé à quelques poètes d'aujourd'hui non seulement de m'aider dans mon choix et de vous proposer une "page d'enfance" de Victor Hugo parmi celles qui les avaient émus, mais aussi de proposer à notre lecture, un écho de leur propre voix, traitant du même thème...

Merci aux poètes qui nous ont répondu... Merci de nous avoir autorisés à reproduire leurs textes.

Je suis heureux que l'Académie de Nice publie cette édition spéciale de son Lézard amoureux où vont alterner la voix du poète que nous célébrons, celle de la poésie que nous vivons, et les voix jeunes qui viennent et grandissent.



Bernard SAINT-GIRONS

Recteur de l'Académie de Nice, Chancelier des Universités

Poètes d'aujourd'hui

Jean-Claude Babois

Jean-Marie Barnaud

Daniel Biga

Sophie Braganti

Michel Butor

Michel Flayeux

Marcel Migozzi

Nathalie Quintane

Katy Remy

Jean-Claude Renard

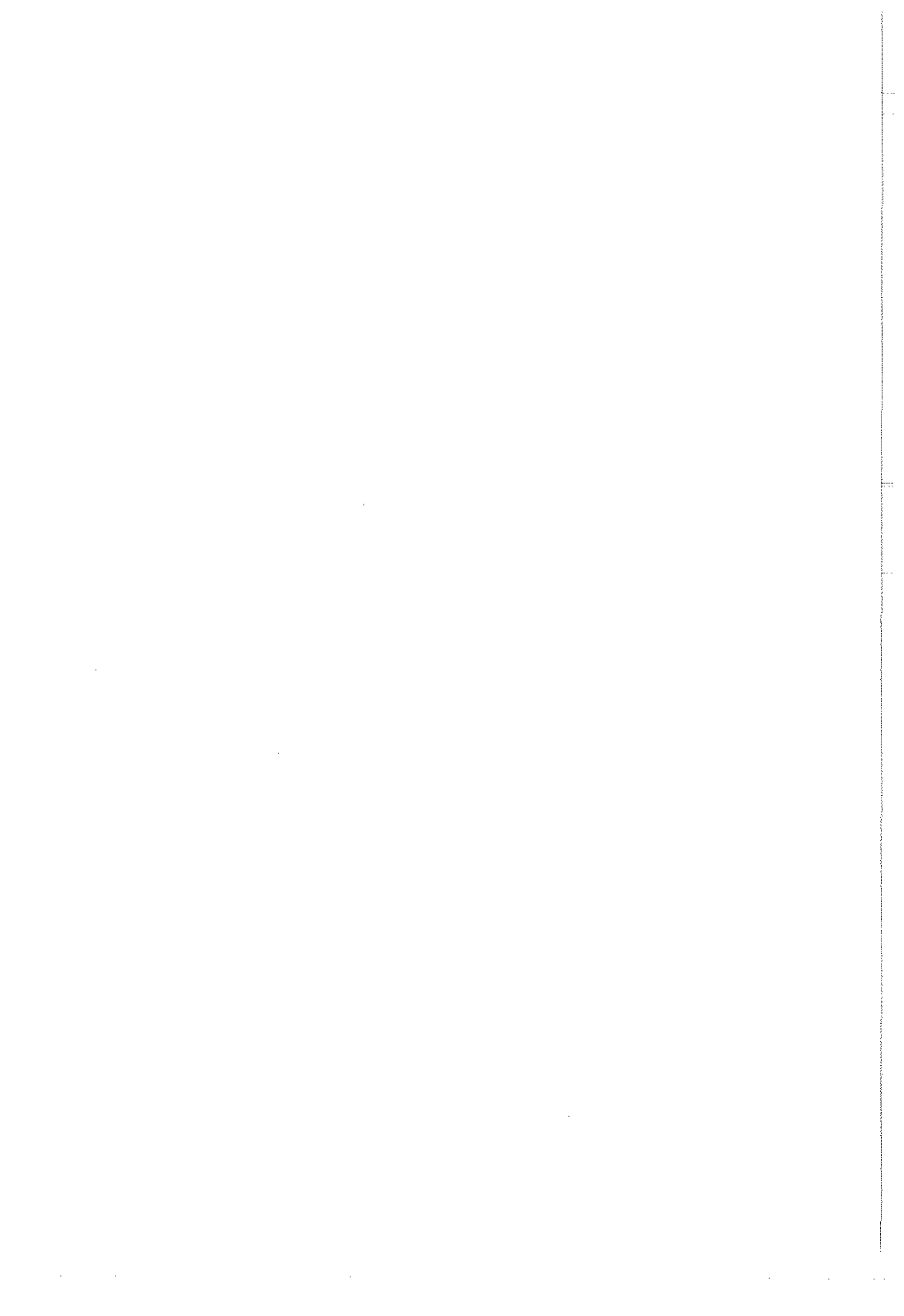
Daniel Schmitt

Jean-Pierre Siméon

Jean-Max Tixier

&

Victor Hugo



Jean-Claude Babois

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

Les enfants lisent, troupe blonde ;
Ils épellent, je les entends ;
Et le maître d'école gronde
Dans la lumière du printemps.

J'aperçois l'école entrouverte ;
Et je rôde au bord des marais ;
Toute la grande saison verte
Frissonne au loin dans les forêts.

Tout rit, tout chante ; c'est la fête
De l'infini que nous voyons ;
La beauté des fleurs semble faite
Avec la candeur des rayons.

J'épelle aussi moi ; je me penche
Sur l'immense livre joyeux ;
Ô champs, quel vers que la pervenche !
Quelle strophe que l'aigle, ô cieux !

Mais, mystère ! Rien n'est sans tache.
Rien ! – Qui peut dire par quels nœuds
La végétation rattache
Le lys chaste au chardon hargneux ?

Tandis que là-bas siffle un merle,
La sarcelle, des roseaux plats,
Sort, ayant au bec une perle;
Cette perle agonise, hélas!

C'est le poisson qui, tout à l'heure,
Poursuivait l'aragne, courant
Sur sa bleue et vague demeure,
Sinistre monde transparent.

Un coup de fusil dans la haie,
Abois d'un chien; c'est le chasseur.
Et, pensif, je sens une plaie
Parmi toute cette douceur.

Et, sous l'herbe pressant la fange,
Triste passant de ce beau lieu,
Je songe au mal, énigme étrange,
Faute d'orthographe de Dieu.

Extrait de *Oiseaux et enfants*,
in *Les chansons des rues et des bois* (1865)

Dans son œuvre :

Canson prima

Assetat a sa taula
Lo poèta agacha lo tablèu :
Una polida iperbòla
Se n'envola lèu-lèu.
Una iperbola aquilatera!
Es la fauta a Voltaire!
Que nani! Fum de sòts!
Es la fauta a Rousseau!

L'iperbòla a la lesta
Se n'en va tras l'estra
Per se quilhar au suc de l'aubre
Clafit de flors a boudre.
Una iperbòla equilatera
Osca Voltaire!
Aquèu de còup! Siatz sòts!
Osca Rousseau!

Dedins lo professor te charra
De doas ufanosci asimtòtas
Defoara la prima tota
Es an finfa. E s'enaure
De l'aubre l'iperbòla equilatera.
Que n'en pensa Voltaire?
Que n'en pensa Rousseau?

Es-ti lo poèta sòt ?

Sus lo cereisier tot blanc
Un bel auceu se pausa
E noastra iperbòla ausa
S'esquichar contr'eu e va potonar plan-plan.
Gramaci Voltaire
Ditsz lo poèta ennieulat.
Uros d'estre luenh de la Terra.
Gramaci Rousseau
Ditz lo poèta ensadolat.
Coma lo professor es sòt !

(Provençal maritime noté en graphie classique)

Chanson légère printanière

Assis à sa table
Le poète regarde le tableau :
Une jolie hyperbole
Rapidement s'envole.
Une hyperbole équilatère !
C'est la faute à Voltaire !
Que nenni ! Tas de sots !
C'est la faute à Rousseau.

L'hyperbole très leste
S'en va par la fenêtre

Pour se percher au sommet de l'arbre
Rempli de mille fleurs
Une hyperbole équilatère
Bravo Voltaire!
Allons donc que vous êtes sots!
Bravo Rousseau!

Dedans le professeur parle
De deux magnifiques asymptotes
Dehors tout est Printemps
Effervescence. Et de l'arbre
S'envole l'hyperbole équilatère
Qu'en pense Voltaire?
Qu'en pense Rousseau?
Le poète est-il sot?

Sur le cerisier tout blanc
Un bel oiseau se pose
Et notre hyperbole ose
Se serrer contre lui et l'embrasser tranquillement.
Merci Voltaire
Dit le poète ennuagé
Heureux d'être loin de la Terre.
Merci Rousseau
Dit le poète grisé
Comme le professeur est sot!

(Traduction de l'auteur)

Jean-Marie Barnaud

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

“ Ô mère au cœur profond, laisse-nous cet enfant !
Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées :
Nous changerons en jour ses lueurs commencées :
Dieu deviendra visible à ses yeux enchantés ;
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle
Où toute soif s'épanche, où se lave toute aile ;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits !
Laisse croître l'enfant parmi nos bruits sublimes.
Nous le pénétrons de ces parfums intimes,
Nés du souffle céleste épars dans tout beau lieu,
Qui font sortir de l'homme et monter jusqu'à Dieu,
Comme le chant d'un luth, comme l'encens d'un vase,
L'espérance, l'amour, la prière, et l'extase !
Nous pencherons ses yeux vers l'ombre d'ici-bas,
Vers le secret de tout entrouvert sous ses pas.
D'enfant nous le ferons homme, et d'homme poète.
Pour former de ses sens la corolle inquiète,
C'est nous qu'il faut choisir ; et nous lui montrerons
Comment, de l'aube au soir, du chêne aux moucheron,
Emplissant tout, reflets, couleurs, brumes, haleines,

La vie aux mille aspects rit dans les vertes plaines.
Nous te le rendrons simple et des cieux éblouis:
Et nous ferons germer de toutes parts en lui
Pour l'homme, triste effet perdu sous tant de causes,
Cette pitié qui naît du spectacle des choses!"

Les rayons et les Ombres, XV, "Ce qui se passait aux Feuillantines" (extrait)

Dans son œuvre:

La parole est cette femme en robe blanche
Arrêtée interdite aux portes de la ville
Un doigt posé sur ses lèvres

Ceux qui fuient l'incendie
Passent près d'elle
Et la frôlent sans la voir
Presque nue maintenant
Dans la rougeur du feu
Elle a perdu dans la course ses sandales
On ne sait jusqu'où sonde son regard
Qui passe les flammes
Loin derrière
Vers ce côté de l'ombre
Et du secret
Où plus personne ne se tourne
Elle regarde l'oubli

Le voyageur gravit la dernière dune
Luttant bras écartés comme un pantin
Contre le sable qui l'entrave
Les yeux happés par la mer qui l'attend
Croit-il
Sous la dernière levée du sable

Et son regard d'un coup se vide
Devant l'absente

Restent encore quelques mots
À mettre bout à bout
Reste à signer ce lieu
De quelques pierres
Dressées
Stèles éparses
Rassemblées par le roulier de passage
Et qui semblent l'une l'autre
Se héler
Qui s'accumulent
Contre la saison sèche qui s'en vient

Attends
Attends

Dit l'enfant de sa voix inlassable

À qui regarde sans comprendre
Les signes qui se jouent dans la poussière
Aux doigts légers du vent

Attends

Redit l'enfant

Je vais le faire

Extrait de *Passage de la fuyante* (Cheyne éditeur, 1994)

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

Souvenir de la nuit du 4

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait : la mort noyait son œil farouche,
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : – comme il est blanc ! Approchez donc la lampe.
Dieu ! Ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! –
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre ; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
– Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.

Hélas ! Ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
Elle pencha la tête et lui tira ses bas.
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
– Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
À tuer les enfants maintenant ? Ah ! Mon Dieu !
On est donc des brigands ? Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant !
– Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
Que vais-je devenir à présent toute seule ?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas ! Je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République. –
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Vous ne compreniez point, mère, la politique.

Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre, et même prince; il aime les palais;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société:
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires;
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grands-mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Les Châtiments (extraits)

Dans son œuvre:

La souris morte

Si rapide, en un éclair entrevue quelques rares fois, il la découvre aujourd'hui au grenier, immobile, prise au piège. Il la caresse du bout des doigts: comme sa fourrure est douce! Mais son petit corps froid! Morte la belle souris grise si généreuse! Il pleure amer. Désespéré.

Le cochon disparu

Ce hurlement terrible dans le petit matin l'avait réveillé... On lui dit de dormir, que ce n'était rien et qu'il avait fait un cauchemar, le petit chéri. Il se rendormit. Se réveilla beaucoup plus tard. Dans la journée il se rendit compte que le cochonnier

était vide. Il réclama le “chonchon rose”. On berça son inquiétude de mensonges.

Pour un civet

Ce superbe lapin orange qui détalait d'un coin à l'autre du clapier on l'a saisi par les pattes arrières. Ses longues oreilles rabattues, un coup sourd sur la nuque l'a assommé: il n'a poussé qu'un infime cri à peine audible. Aussitôt le couteau pointu lui traverse la gorge. Les mains meurtrières s'agitent autour de lui. Le sang coule jusqu'au sol dans un bol. Horrifié l'enfant sent que c'est le Christ qu'on recrucifie...

La mort

Il la connaît depuis des années déjà: un grand-père et une grand-mère, un vieil oncle et une tante puis maintenant un enfant. Est-ce possible? Pourtant elle est bien là, comme il entre dans la maison aux volets clos de son ami, la terrible odeur.

La vieille jeune fille

Elle est restée sa vie durant comme son fiancé disparu en 1918 l'avait connue. Trente ans plus tard elle va toujours en robe longue, corset serré, fichu noir, lourd chignon noué. Son visage est fardé de blanc comme un fantôme sans rides. Les enfants qui la croisent dans les rues chuchotent entre eux mais n'osent se moquer de la vieille jeune fille.

Le serpent tué

Sloack! La grosse pierre s'écrase sur le serpent qui se tord, colonne vertébrale cassée. Ban! Ban! Ban! Un bâton violemment s'abat dix fois de suite. L'animal en tronçons sursaute encore dans la poussière.

La bête 1

Avant de s'accouder au comptoir les chasseurs ont jeté dans le coin de l'entrée, comme une ordure, une bête étonnante aux longs poils gris. Un chien parfois s'en approche les babines retroussées, alors un homme lui donne un coup de pied pour qu'il s'éloigne. Le gamin ne quitte pas du regard cette bête inconnue.

La bête 2

Sur la sciure qui couvre le sol la bête morte s'étale dans sa fourrure salie. Le poil rude s'est coagulé autour de la blessure. Avec ses pattes aux griffes longues et recourbées de gratteur d'écorce et de terrier, son nez allongé marqué de lignes de fourrure sombre et claire alternée, elle lui fait penser à une sorte d'ours, cette bête étrange dont il apprendra bientôt qu'on l'appelle un blaireau.

Extraits de *Le bec de la plume* (Cadex éditeur)

Sophie Braganti

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo:

Je sais que c'est la coutume
D'adorer les nains géants
Qui, parce qu'ils sont écume,
Se supposent océans.

Les contemplations

Autrefois (Tiré du n° 18 "je sais bien qu'il est d'usage")

Dans son œuvre:

Petite je jouais à la grande maintenant que je suis grande je joue à la petite avant avec les claquettes c'est-à-dire les mules de ma mère vernis noir et rouge à ongles sur doigts de pieds je marchais avec des clac clac secs fermes très sonores sur le carrelage terre cuite avec le bruit d'une grande on me remarquera maintenant je mets des bracelets en perles de bois jaunes rouges bleues qui se laisseraient manger comme des bonbons forcément apprivoisés sauf que si tu les manges tu n'as pas besoin de ça pour te sentir grand ou petit ça dépend des jours.

Poème inédit tiré de *Marmaille*, 1995

Michel Butor

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo:

Les griffonnages de l'écolier

Charle a fait des dessins sur son livre de classe.
Le thème est fatigant au point, qu'étant très lasse,
La plume de l'enfant n'a pu se reposer
Qu'en faisant ce travail énorme: improviser
Dans un livre, partout, en haut, en bas, des fresques,
Comme on en voit aux murs des alhambras moresques,
Des tâches d'encre, ayant des aspects d'animaux,
Qui dévorent la phrase et qui rongent les mots,
Et, le texte mangé, viennent mordre les marges.
Le nez du maître flotte au milieu de ces charges,
Troublant le clair-obscur du vieux latin toscan,
Dans la grande satire où Rome est au carcan,
Sur César, sur Brutus, sur les hautes mémoires.
Ce chevreau, le caprice, a grimpé sur les vers.
Le livre, c'est l'endroit: l'écolier, c'est l'envers.
Sa gaîté s'est mêlée, espiègle, aux stigmates
Du vengeur qui voulait s'enfuir chez les Sarmates.
Les barbouillages sont étranges, profonds, drus.
Les monstres! Les voilà perchés, l'un sur Codrus,
L'autre sur Néron. L'autre égratigne un dactyle.
Un pâté fait son nid dans les branches du style.

Un âne, qui ressemble à monsieur Nisard, brait,
Et s'achève en hibou dans l'obscur forêt :
L'encrier sur lui coule, et, la tête inondée
De cette pluie, il tient dans sa patte un spondée.
Partout la main du rêve a tracé le dessin :
Et c'est ainsi qu'au gré de l'écolier, l'essaim
Des griffonnages, horde hostile aux belles-lettres,
S'est envolé parmi les sombres hexamètres.
Jeu ! Songe ! On ne sait quoi d'enfantin, s'enlaçant
Au poème, lui donne un ineffable accent,
Commente le chef-d'œuvre, et l'on sent l'harmonie
D'une naïveté complétant un génie.
C'est un géant ayant sur l'épaule un marmot.
Charle invente une fleur qu'il fait sortir d'un mot,
Ou lâche un farfadet ailé dans la broussaille
Du rythme effarouché qui s'écarte et tressaille.
Un rond couvre une page. Est-ce un dôme ? Est-ce un œuf ?
Une belette en sort qui peut-être est un bœuf.
Le gribouillage règne, et sur chaque vers pose
Les végétations de la métamorphose.
Charle a sur ce latin fait pousser un hallier.
Grâce à lui, ce vieux texte est un lieu singulier
Où le hasard, l'ennui, le lazzi, la rature
Dressent au second plan leur vague architecture.
Son encre a fait la nuit sur le livre étoilé.
Et pourtant, par instants, ce noir réseau brouillé,
À travers ses rameaux, ses porches, ses pilastres,
Laisse passer l'idée et laisse voir les astres.

Dans son œuvre :

Zoo

À la tombée de la nuit
quand se sont refermées les grilles
l'éléphant rêve à son grand troupeau
le rhinocéros à ses troncs d'arbres
l'hippopotame à des lacs clairs
la girafe à des frondaisons de fougères
le dromadaire à des oasis tintants
le bison à un océan d'herbes
le lion à des craquements dans les feuilles
le tigre de Sibérie à des traces dans la neige
l'ours polaire à des cascades poissonneuses
la panthère à des pelages passant dans des rayons de lune
le gorille à des bananiers croulant de leurs fleurs violettes
l'aigle à des coups de vent dans des canyons de nuages
le phoque aux archipels mouvants de la banquise disloquée
les enfants du gardien à la plage

Michel Flayeux

a choisi :

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

“Pour ta femme quand tu te marieras”

On contait dans le pays qu'une femme, qui avait avec elle un petit enfant, était venue vers la fin de la révolution habiter Guernesey. Elle était anglaise, à moins qu'elle ne fût française. Elle avait un nom quelconque dont la prononciation guernesiaise et l'orthographe paysanne avaient fait Gilliatt. Elle vivait seule avec cet enfant qui était pour elle, selon les uns un neveu, selon les autres un fils, selon les autres un petit-fils, selon les autres rien du tout. Elle avait un peu d'argent, de quoi vivre pauvrement. Elle avait acheté une pièce de pré à la Sergentée, et une jaonnière à la Roque-Crespel, près de Rocquaine. La maison du Bû de la Rue était, à cette époque, visionnée. Depuis plus de trente ans, on ne l'habitait plus. Elle tombait en ruine. Le jardin, trop visité par la mer, ne pouvait rien produire. Outre les bruits nocturnes et les lueurs, cette maison avait cela de particulièrement effrayant que si on y laissait le soir sur la cheminée une pelote de laine, des aiguilles et une pleine assiette de soupe, on trouvait le lendemain matin la soupe mangée, l'assiette vide et une paire de mitaines tricotée. On offrait cette mesure à vendre avec le démon qui était dedans pour quelques livres sterling. Cette femme l'acheta, évidemment tentée par le diable.

Ou par le bon marché.

Elle fit plus que l'acheter, elle s'y logea, elle et son enfant, et à partir de ce moment la maison s'apaisa. Cette maison a ce qu'elle veut, dirent les gens du pays. Le visionnement cessa. On n'y entendit plus de cris au point du jour. Il n'y eut plus d'autre lumière que le suif allumé le soir par la bonne femme. Chandelle de sorcière vaut torche du diable. Cette explication satisfit le public.

Cette femme tirait parti des quelques vergées de terre qu'elle avait. Elle avait une bonne vache à beurre jaune. Elle récoltait des mouzettes blanches, de caboches et des pommes de terre Golden Drops. Elle vendait, tout comme une autre, des panais par 1 tonneau, des oignons par le cent, et des fèves par dénerel: Elle n'allait pas au marché, mais faisait vendre sa récolte par Guilbert Falliat, aux Abreuveurs Saint-Sampson. Le registre de Falliot constate qu'il vendit pour elle une fois jusqu'à douze boisseaux de *patates dites trois mois, des plus temprunes*.

La maison avait été chétivement réparée, assez pour y vivre. Il ne pleuvait dans les chambres que par les très gros temps. Elle se composait d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. Le rez-de-chaussée était partagé en trois sallés, deux où l'on couchait, une où l'on mangeait. On montait au grenier par une échelle. La femme faisait la cuisine et montrait à lire à l'enfant. Elle n'allait point aux églises, ce qui fit que, tout bien considéré, on la déclara française. N'aller "à aucune place", c'est grave.

En somme, c'étaient des gens que rien ne prouvait.

Française, il est probable qu'elle l'était. Les volcans lancent

des pierres et les révolutions des hommes. Des familles sont ainsi envoyées à de grandes distances, des destinées sont dépayées, des groupes sont dispersés et s'émiettent ; des gens tombent des nues, ceux-ci en Allemagne, ceux-là en Angleterre, ceux-là en Amérique. Ils étonnent les naturels du pays. D'où viennent ces inconnus ? C'est ce Vésuve qui fume là-bas qui les a expectorés. On donne des noms à ces aérolithes, à ces individus expulsés et perdus, à ces éliminés du sort ; on les appelle émigrés, réfugiés, aventuriers. S'ils restent, on les tolère ; s'ils s'en vont, on est content. Quelquefois ce sont des êtres absolument inoffensifs, étrangers, les femmes du moins, aux événements qui les ont chassés, n'ayant ni haine, ni colère, projectiles sans le vouloir, très étonnés. Ils reprennent racine comme ils peuvent. Ils ne faisaient rien à personne et ne comprennent pas ce qui leur est arrivé. J'ai vu une pauvre touffe d'herbe lancée éperdument en l'air par une explosion de mine. La révolution française, plus que toute autre explosion, a eu de ces jets lointains.

La femme qu'à Guernesey on appelait la Gilliatt était peut-être cette touffe d'herbe là.

La femme vieillit, l'enfant grandit. Ils vivaient seuls, et évités. Ils se suffisaient. Louve et louveteau se pourlèchent. Ceci est encore une des formules que leur appliqua la bienveillance environnante. L'enfant devint un adolescent, l'adolescent devint un homme, et alors, les vieilles écorces de la vie devant toujours tomber, la mère mourut. Elle lui laissa le pré de la Sergentée, la jaonnière de la Roque-Crespel, la maison du Bû de la Rue, plus, dit l'inventaire officiel, "cent guinées d'or dans le pid d'une cauche", c'est-à-dire dans le pied d'un bas.

La maison était suffisamment meublée de deux coffres de chêne, de deux lits, de six chaises et d'une table, avec ce qu'il faut d'ustensiles. Sur une planche il y avait quelques livres, et, dans un coin, une malle pas du tout mystérieuse qui dut être ouverte pour l'inventaire. Cette malle était en cuir fauve à arabesques de clous de cuivre et d'étoiles d'étain, et contenait un trousseau de femme neuf et complet en belle toile de fil de Dunkerque, chemises et jupes, plus des robes de soie en pièce, avec un papier où on lisait ceci écrit de la main de la morte : Pour ta femme, quand tu te marieras.

Cette mort fut pour le survivant un accablement. Il était sauvage, il devint farouche. Le désert s'acheva autour de lui. Ce n'était que l'isolement, ce fut le vide. Tant qu'on est deux, la vie est possible. Seul, il semble qu'on ne pourra plus la traîner. On renonce à tirer.

C'est la première forme du désespoir. Plus tard on comprend que le devoir est une série d'acceptations. On regarde la mort, on regarde la vie, et l'on consent. Mais c'est un consentement qui saigne.

Gilliatt étant jeune, sa plaie se cicatrisa. À cet âge, les chairs du cœur reprennent. Sa tristesse, effacée peu à peu, se mêla autour de lui à la nature, y devint une sorte de charme, l'attira vers les choses et loin des hommes, et amalgama de plus en plus cette âme à la solitude.

Les travailleurs de la mer (extrait)

Dans son œuvre :

Le Mercredi, j'emmenais le frère et la sœur sur le plateau de Siou Blanc. Ils s'égayaient dans les buissons épineux à la recherche d'on ne sait quel mystère enfoui sous les branches.

De vrais cabris.

Ils se penchaient sur les fissures du calcaire, avens inattendus, inespérés, bouches ouvertes, édentées qui venaient respirer au ras du sol. Avens étroits, mystérieux, qui disaient d'une voix rauque l'inquiétude de l'intérieur.

Ils crevaient l'espace, déchirant l'écran de papier, pénétrant l'autre monde, celui de l'étrange, du sacré, le monde préservé de la solitude. Le silence ronflait dans les oreilles, détaillant les sonorités : froissement de pas, frottements de vêtements, souffle imperceptible de l'herbe qui respire, craquement des branches qui s'étirent. Leur part de sauvage se libérait, ils réapprenaient l'affût du chasseur, l'attente studieuse du primitif. On aurait dit à chaque instant leur existence contestée, soumise aux lois inéluctables de la nature. Ils s'imaginaient transparents, traversés par les parfums, l'air, la luminosité.

Ils apprenaient à parler avec les arbres, les insectes, les reptiles. Les approcher n'est pas aisé, les entendre demande beaucoup de patience et d'humilité. Le chêne vert est très agressif, il insulte volontiers tout promeneur qui s'attarde. Le chêne pubescent est au contraire symbole de sagesse et de gravité. Il aime à rendre

la justice, à s'exprimer par sentences et proverbes, longuement mûris au long des nuits de pleine lune. Ils rencontrèrent dans une dépression des pins lariccio, troncs étroits et rigides, feuillages gris vert, ce côté officier de marine à la retraite. Le pin d'Alep est verbeux, il se confie facilement. Le buste est tortueux comme le discours, les errances dans l'inconscient. Déconcertant aussi. Toujours prêt à vous rendre service puis à vous injurier dans la minute qui suit. Ce qui n'est pas le cas de l'érable, plus discret, plus pondéré, s'intégrant si bien dans le paysage qu'on oublie très souvent sa présence.

Plus bas, sur le versant ubac, prolifère le lierre, tendre, affectueux, envahissant aussi, aimable et prévenant, toujours à votre discrétion pour panser une plaie ou soulager un deuil. Il sert d'asile aux déshérités : reptiles, mulots, araignées, fleurs trop fragiles pour s'exposer. C'est là aussi qu'on rencontre les fougères, fougères ordinaires, fougères ménagères qui viennent ici faire leur marché, choisir minutieusement fruits et légumes, les empilant dans ces couffins obèses qui leur cisailent les doigts. Elles forment de petits groupes bavards, qui aiment parler de choses insignifiantes... Comme l'actualité, le temps qu'il fait ou les dernières facéties de leur progéniture.

Là-haut sur le plateau, c'est le domaine du genêt et de la valériane, enfants incestueux de la garrigue. Courant à travers les cailloux, roulant dans la poussière, s'emmêlant les tiges, têtes jaunes, têtes mauves, avant de s'affaler fourbus sur un tapis d'herbes folles. Exhalant une odeur forte d'amour, se

marrant sans cesse, ne se retournant que pour vous insulter. Si la valériane reste timide, réservée, à peine pubère, le genêt n'hésite pas à rompre, à mordre dès qu'on le serre trop près.

Ils aimaient le thym, discret, minutieux, si près du sol. Accroché à des riens, à des restes de terre, se tenant parfois d'une main au bord du précipice. Il se nourrit de peu, de misère, comme s'il puisait dans le dénuement l'exubérance du discours. Racines tortueuses, crispées, muscles fins et vigoureux, le thym écrit de courts poèmes, des aphorismes, des pensées rapides et denses comme l'odeur tenace au bout des doigts. Le thym ne cherche pas à paraître, à s'exposer, comme le romarin ou le genévrier. Ne prend jamais place à la une des magazines, n'ayant rien à divulguer si ce n'est une présence diffuse et cependant essentielle.

Cistes au visage bouffi, aux fleurs pudiques, aux doigts sales et visqueux. Ronces ténébreuses, prétextant toujours une contrariété pour se défiler. Lavandes court vêtues, levant la jambe au-dessus des coteaux acides.

Les oiseaux – si rares qu'ils nous semblent précieux – éperdus, débordant de tendresse, parfois inondant le jour de leurs improvisations lyriques. Orchestre pour merles, fauvettes et mésanges, andante e allégo. Rhapsodie pour feuilles et rameaux. Étranges parce qu'invisibles, merveilleux parce que déraisonnables, ces musiciens, nichés dans les coudes de la forêt, nous observent sans être vus, s'intercalant entre jour et nuit, entre vie et mort, sans doute pour exorciser notre part de rêve.

Population laborieuse des insectes, vivant d'on ne sait quoi, de l'air du temps ou du froissement de leurs ailes, moucheron, scarabées, hannetons, coccinelles, butinant le ciel, fouillant sans cesse dans le sexe des fleurs. Énormes frelons, vindicatifs, obèses, velus, vulgaires, se gavant de pollen, avant de chercher querelle. Abeilles plus légères, plus cambrées, élèves studieuses, s'appliquant sur les pleins et les déliés.

Insectes qui disputent le sous-bois aux reptiles, peu de serpents mais tout un peuplement de lézards furieux qui ne supportent pas qu'on les dérange pendant la sieste, qui s'enfuient au moindre bruit dans un vacarme effarouché de feuilles mortes.

Extrait de *Siou Blanc* (éditions Telo Martius)

Marcel Migozzi
a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

L'autre

Viens, mon Georges. Ah! Les fils de nos fils nous enchantent,
Ce sont de jeunes voix matinales qui chantent.
Ils sont dans nos logis lugubres le retour
Des roses, du printemps, de la vie et du jour!
Leur rire nous attire une larme aux paupières
Et de notre vieux seuil fait tressaillir les pierres;
De la tombe entrouverte et des ans lourds et froids
Leur regard radieux dissipe les effrois;
Ils ramènent notre âme aux premières années;
Ils font rouvrir en nous toutes les fleurs fanées:
Nous nous retrouvons doux, naïf heureux de rien;
Le cœur serein s'emplit d'un vague aérien;
En les voyant on croit se voir soi-même éclore;
Oui, devenir aïeul, c'est rentrer dans l'aurore.
Le vieillard gai se mêle aux marmots triomphants.
Nous nous rapetissons dans les petits enfants.
Et, calmés, nous voyons s'envoler dans les branches
Notre âme sombre avec toutes ces âmes blanches.

L'art d'être grand-père (extrait)

Dans son œuvre:

Berceuse

La porte bâille, il dort
Les joues dans un duvet de lampe.

En bleu, l'ombre se teint
Dans sa respiration. Il peut
Rêver en feu des aventures
D'anges: la nuit d'été
Veille autour de sa chambre
Et emplît la fenêtre d'eau
Pure du bouquet des étoiles.

Il dort. Le temps
S'est posé sur ses tempes.

Extrait de *Protège Cœur* (éditions Clapàs)

Rien de neuf, à première vue : les enfants sont les victimes absolues, et Totor met toujours deux cents pages à faire couler sa hourque, frêle coquille de noix.

Cependant, à mieux y regarder, *L'Homme qui rit* est le roman le moins bienveillant qu'on puisse imaginer. La générosité militante de Hugo ne sacrifie jamais l'exercice et le spectacle de la cruauté dans ce qu'ils ont de plus formel et de plus froid. Le sarcasme est constant. Tel est, ici, son art poétique : à cette phrase exhibitionniste, à cette langue de poulpe qui entraîne et exploite toutes les langues, Lautréamont a eu bien peu à ajouter.

À propos de langue, Lang (Fritz, cinéaste de son état) a-t-il lu Hugo ? Difficile de ne pas l'affirmer, tant la scène du gibet semble le script d'une séquence fameuse des *Contrebandiers du Moonfleet*. Voilà un chouette cours en perspective, collégiens, collégiennes, enseignants, enseignantes : une comparaison entre le texte de Hugo et les images de Lang...

A choisi dans l'œuvre de Victor Hugo :

VI

Bataille entre la mort et la nuit

L'enfant était devant cette chose, muet, étonné, les yeux fixes.

Pour un homme c'eût été un gibet, pour l'enfant c'était une apparition.

Où l'homme eût vu le cadavre, l'enfant voyait le fantôme.

Nathalie Quintane

nous a déclaré :

Quand j'étais en seconde, je suis tombée amoureuse de ma prof de français (ce sont des choses qui arrivent, il n'y a pas là de quoi s'inquiéter), d'ailleurs, j'ai dû tomber amoureuse de la quasi totalité de mes profs de français de la sixième à la terminale moins une parce qu'elle avait de grandes chaussures noires plates.

Cette dame, dont j'étais tombée amoureuse en seconde, aimait, elle, Dostoïevski et Victor Hugo.

Elle devait, c'est sûr, en aimer d'autres, mais enfin il ne m'est resté que Dostoïevski et Victor Hugo.

J'ai passé une partie de mon année de seconde à ne lire que Dostoïevski ; j'avais de grandes difficultés à lire les cent premières pages, mais les six cents suivantes étaient descendues en deux temps trois mouvements.

J'ai laissé de côté Victor Hugo – peut-être parce que Victor Hugo, pour nous, c'est un peu trop : les boulevards s'appellent Victor Hugo.

Quelques éléments me le rendirent pourtant sympathique : sa maîtresse le surnommait Toto – dans l'intimité –, l'une de ses filles, Adèle, qui ressemblait à Isabelle Adjani, était devenue archi-folle, etc. Je lus quelques livres, en commençant par *Les Travailleurs de la mer* – j'ai toujours voulu être mousse sur un bateau, c'est ma seule vocation.

Puis, récemment, *L'Homme qui rit*, dont le texte proposé est extrait.

Et puis il ne comprenait point.

Les attractions d'abîme sont de toute sorte; il y en avait une au haut de cette colline. L'enfant fit un pas, puis deux. Il monta, tout en ayant envie de descendre, et approcha tout en ayant envie de reculer.

Il vint tout près, hardi et frémissant faire une reconnaissance du fantôme.

Parvenu sous le gibet, il leva la tête et examina.

Le fantôme était goudronné et luisait çà et là. L'enfant distinguait la face. Elle était enduite de bitume, et ce masque qui semblait visqueux et gluant se modelait dans les reflets de la nuit. L'enfant voyait la bouche qui était un trou, le nez qui était un trou, et les yeux qui étaient des trous. Le corps était enveloppé et comme ficelé dans une grosse toile imbibée de naphthe. La toile s'était moisie et rompue. Un genou passait à travers. Une crevasse laissait voir les côtes. Quelques parties étaient cadavre, d'autres squelette. Le visage était couleur de terre: des limaces, qui avaient erré dessus, y avaient laissé de vagues rubans d'argent. La toile, collée aux os, offrait des reliefs, comme une robe de statue. Le crâne, fêlé et fendu, avait l'hiatus d'un fruit pourri. Les dents étaient demeurées humaines, elles avaient conservé le rire. Un reste de cri semblait bruire dans la bouche ouverte. Il y avait quelques poils de barbe sur les joues. La tête, penchée, avait un air d'attention.

L'Homme qui rit (extrait)

Katy Remy

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

Elle fait au milieu du jour son petit somme :
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme,
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel!

.....

Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre.
Elle gazouille... – Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
À sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère
– Te voilà réveillée, horreur! lui dit sa mère.

*L'Art d'être grand-père. II. Jeanne endormie
La Sieste (extraits)*

Dans son œuvre :

Enfances. I. Le réveil

En s'éveillant, l'enfant se découvre éparpillé, entièrement éparpillé. Il lui faut avant tout récupérer au fond de son dernier rêve, sur le bord du lac d'où il vient seulement d'émerger tenant serré son petit chat sauvé in extremis, les forces de l'éveil. Ce sont les plus étonnantes, celles qui glissent au dernier moment de ses doigts gourds en même temps que le souvenir du visage maternel au-dessus de lui. Du même coup lui revient la force de soulever les paupières, de voir que le jour est effectivement derrière les rideaux. Alors il bouge les yeux et sa curiosité lui revient, et avec elle celle de remuer la tête et le tronc. Mais pour les bras c'est pas encore tout à fait ça. On entre dans la chambre on lui parle :

– Mon chéri! C'est l'heure. Tu n'as pas un peu faim?

Il fouille dans son souvenir et retrouve la force de répondre: elle est encore froissée par la nuit, il la lisse comme il passe ses doigts sur son drap et voici que lui revient la parole!

– Je veux du chocolat! Où est le chat?

Les forces du désir ne sont pas rassemblées, certaines ont basculé par-dessus son lit, d'autres sont roulées en boule avec ses vêtements, enfin l'une d'elles la force de vouloir absolument est complètement cachée sous un monceau de jouets qu'il n'a pas voulu lâcher avant de s'endormir. Il va lui falloir un certain temps pour s'apercevoir de la situation dans laquelle il s'est mis. Mais la force de se lever se présente: il est debout, il chantonne, il piétine son couvre-lit, il jette son oreiller en

l'air, il court à la fenêtre sans chausson sans s'habiller. Dehors bien sûr il neige!

– Mais enfin, tu ne vas pas commencer dès le matin?

Mais si, dès potron-minet la force de faire des bêtises lui revient! Elle lui tourne la tête et le rend comme fou. Plus on s'énerve plus il rit, plus la force de courir, de sauter, de renverser son bol en tournant la cuiller dedans, de mettre trop de sucre, de ne pas vouloir et de trop désirer lui revient!

– Allons, habille-toi petite horreur! On t'attend, tu vas être en retard.

Il s'assied, il ne sait plus mettre ses bottes, les inverse, roule ses lacets sans les nouer. Il pleurniche. Sa maman le regarde, hoche la tête. Elle murmure en posant sa main sur son front:

– Qu'as-tu? Tu as l'air palot?

Bien sûr! C'est la force d'aller à l'école qui ne lui est pas revenue! Il la cherche à plat ventre sous le buffet où vient de rouler son bonnet. Elle a fui avec la force de marcher derrière ses parents, de donner la main pour traverser.

– C'est un comble! Le plus jeune et le plus paresseux

– J'ai pas la force... Chuchote-t-il pour lui tout seul.

Pour peu qu'on soit mercredi ou samedi matin la force de jouer, de taper dans le ballon, de faire de la bicyclette avec copain il les aura retrouvées au fond du jardin, sous le mimosa où il les a cachées soigneusement le mercredi ou le dimanche soir.

Une fois pour toutes, on ne sait pas pourquoi, la force de lire a été perdue entre un devoir de calcul et une leçon de grammaire. (inédit)

Jean-Claude Renard

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

XXXVII

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux.
D'abord je leur faisais des cages de roseaux
Où je les élevais parmi des mousses vertes.
Plus tard je leur laissais les fenêtres ouvertes.
Ils ne s'envolaient point ; ou, s'ils fuyaient aux bois,
Quand je les rappelais ils venaient à ma voix.
Une colombe et moi, longtemps nous nous aimâmes.
Maintenant je sais l'art d'apprivoiser les âmes.

Les Rayons et les Ombres – Le 1^{er} avril 1840

Il nous a déclaré:

“Je suis depuis longtemps fasciné par les oiseaux. Ils m’ont nourri de tout ce qu’ils sont et représentent, et habitent aussi mon travail. Aujourd’hui malheureusement, ma mauvaise santé les éloigne. Restent les rêves que j’en fais.

Je dirai donc seulement ici pourquoi Victor Hugo – ce prodigieux oiseau chanteur – demeure, selon moi et malgré le dur “hélas” d’André Gide¹, notre plus grand poète national. La réponse est simple. Victor Hugo a su pleinement utiliser toutes les formes et les ressources de la poésie française apparue avant lui pour forger sa propre parole. Son œuvre poétique, à son tour, ne pouvait manquer – vu l’homme exceptionnel qu’était également Hugo – de marquer plus ou moins (d’une manière positive ou négative) la plupart des poètes de langue française venus après lui. Certains de ses poèmes savent encore “apprivoiser les âmes”.

1 – On l’attribue aussi à Leconte de Lisle.

Daniel Schmitt

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo:

“Les monstres c'est charmant et les enfants le sentent”

Il nous a déclaré:

“Je ne sais plus dans quel poème de Victor Hugo se trouve cet alexandrin. S'il m'a tant frappé, c'est que je l'ai lu, lorsqu'enfant, j'étais justement en train d'éprouver cette fascination. Ce fut pour moi, ce vers, une rencontre réconfortante avec ce que je ressentais; et je ne l'ai jamais oublié.”

Texte de Daniel Schmitt:

C'est assez pour rêver

À la pleine mer
Moi je préfère la mer pleine
Lorsqu'on la voit gonflée
D'une énorme portée
Monstres nombreux et frais
Ruisselants sympathiques
Portant les temps préhistoriques
Sur leurs épaules luisantes
Comme apparues le temps d'un coup d'œil fantastique

La Besace à poèmes – octobre 2000

Jean-Pierre Siméon

a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

À qui la faute ?

Tu viens d'incendier la Bibliothèque ?

– Oui.

J'ai mis le feu là.

– Mais c'est un crime inouï !

Crime commis par toi contre toi-même, infâme !

Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme !

C'est ton propre flambeau que tu viens de souffler !

Ce que ta rage impie et folle ose brûler,

C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage

Le livre, hostile au maître, est à ton avantage.

Le livre a toujours pris fait et cause pour toi.

Une bibliothèque est un acte de foi

Des générations ténébreuses encore

Qui rendent dans la nuit témoignage à l'aurore.

Quoi ! Dans ce vénérable amas de vérités,

Dans ces chefs-d'œuvre pleins de foudre et de clartés,

Dans ce tombeau des temps devenu répertoire,

Dans les siècles, dans l'homme antique, dans l'histoire,

Dans le passé, leçon qu'épelle l'avenir,

Dans ce qui commença pour ne jamais finir,
Dans les poètes! Quoi, dans ce gouffre des bibles,
Dans le divin monceau des Eschytes terribles,
Des Homères, des jobs, debout sur l'horizon,
Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison,
Tu jettes, misérable, une torche enflammée!
De tout l'esprit humain tu fais de la fumée!
As-tu donc oublié que ton libérateur,
C'est le livre? Le livre est là sur la hauteur;
Il luit; parce qu'il brille et qu'il les illumine,
Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine
Il parle, plus d'esclave et plus de paria.
Ouvre un livre. Platon, Milton, Beccaria.
Lis ces prophètes, Dante, ou Shakespeare, ou Corneille
L'âme immense qu'ils ont en eux, en toi s'éveille;
Ébloui, tu te sens le même homme qu'eux tous;
Tu deviens en lisant grave, pensif et doux;
Tu sens dans ton esprit tous ces grands hommes croître,
Ils t'enseignent ainsi que l'aube éclaire un cloître
À mesure qu'il plonge en ton cœur plus avant,
Leur chaud rayon t'apaise et te fait plus vivant;
Ton âme interrogée est prête à leur répondre;
Tu te reconnais bon, puis meilleur; tu sens fondre,
Comme la neige au feu, ton orgueil, tes fureurs,
Le mal, les préjugés, les rois, les empereurs!
Car la science en l'homme arrive la première.
Puis vient la liberté. Toute cette lumière,
C'est à toi comprends donc, et c'est toi qui l'éteins!
Les buts rêvés par toi sont par le livre atteints.

Le livre en ta pensée entre, il défait en elle
Les liens que l'erreur à la vérité mêle,
Car toute conscience est un nœud gordien.
Il est ton médecin, ton guide, ton gardien.
Ta haine, il la guérit; ta démence, il te l'ôte.
Voilà ce que tu perds, hélas, et par ta faute!
Le livre est ta richesse à toi! C'est le savoir,
Le droit, la vérité, la vertu, le devoir,
Le progrès, la raison dissipant tout délire.
Et tu détruis cela, toi!

– Je ne sais pas lire.

Dans son œuvre :

Les raisons qui tiennent

Fils donne-moi ton pays
Donne-moi le pays
Où jamais je n'irai

Enseigne-moi le chemin qui va
Du rêve le plus vieux
À ton bonheur futur

S'il faut abandonne-moi
Parmi les ruines de mon siècle
Et gagne sur l'autre rive
Le chant bâti dans nos poèmes

Fais sonner s'il faut
ta colère sur mon front
interdis-moi de renoncer
fils
je parie ton monde
contre le mien

(Extrait de *Sans frontières fixes*,
Collection Poèmes pour grandir, Cheyne éditeur)

Jean-Max Tixier
a choisi

Dans l'œuvre de Victor Hugo :

Mort

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ.
Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,
Noir squelette laissant passer le crépuscule.
Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,
L'homme suivait des yeux les lueurs de la faux.
Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux
Tombaient : elle changeait en désert Babylone,
Le trône en échafaud et l'échafaud en trône,
Les roses en fumier, les enfants en oiseaux,
L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux.
Et les femmes criaient : – Rends-nous ce petit être.
Pour le faire mourir, pourquoi l'avoir fait naître ? –
Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas ;
Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats ;
Un vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre :
Les peuples éperdus semblaient sous la faux sombre
Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit,
Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.
Derrière elle, le front baigné de douces flammes,
Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

Mars 1854, Les Contemplations, 1856, " Pauca meae "

Dans son œuvre:

Passage de l'enfant

Non pas chargé de chaîne vint l'enfant. Il serrait contre sa poitrine une brassée d'ombre. Les portes s'ouvrirent devant lui. Les barrières tombèrent. Sans cesser de grandir, il portait ce fardeau. Personne ne l'aidait à soulever l'obscur.

Personne ne voyait que la nuit le gagnait. Ni qu'il avait perdu l'innocence en chemin.

L'aube ne prononce jamais la même parole. Mais l'enfant se souvient de sa lumière. Il emporte le vent chasseur de nuit. Le chant des feuilles aux premières lueurs. L'exaltation du cœur quand le soleil se lève. Sait-il que le noir disparu circule dans ses veines ? Que sous sa peau candide il est une autre nuit ?

Dans la musique verte de l'enfance éclôt le désir nu. Tandis que la ferveur secrète son écorce, elle chante d'être brûlée. Lumières dans la lumière, elle tresse les voies d'une langue inconnue. La ténèbre retient le fleuve au seuil du gel sevré de songes. Le fanal meurt à l'encontre du vent. Un bruit palpite encore dans les lointains de la parole. Enfance, en soi perdue, témoigne-t-il pour la seule mémoire ?

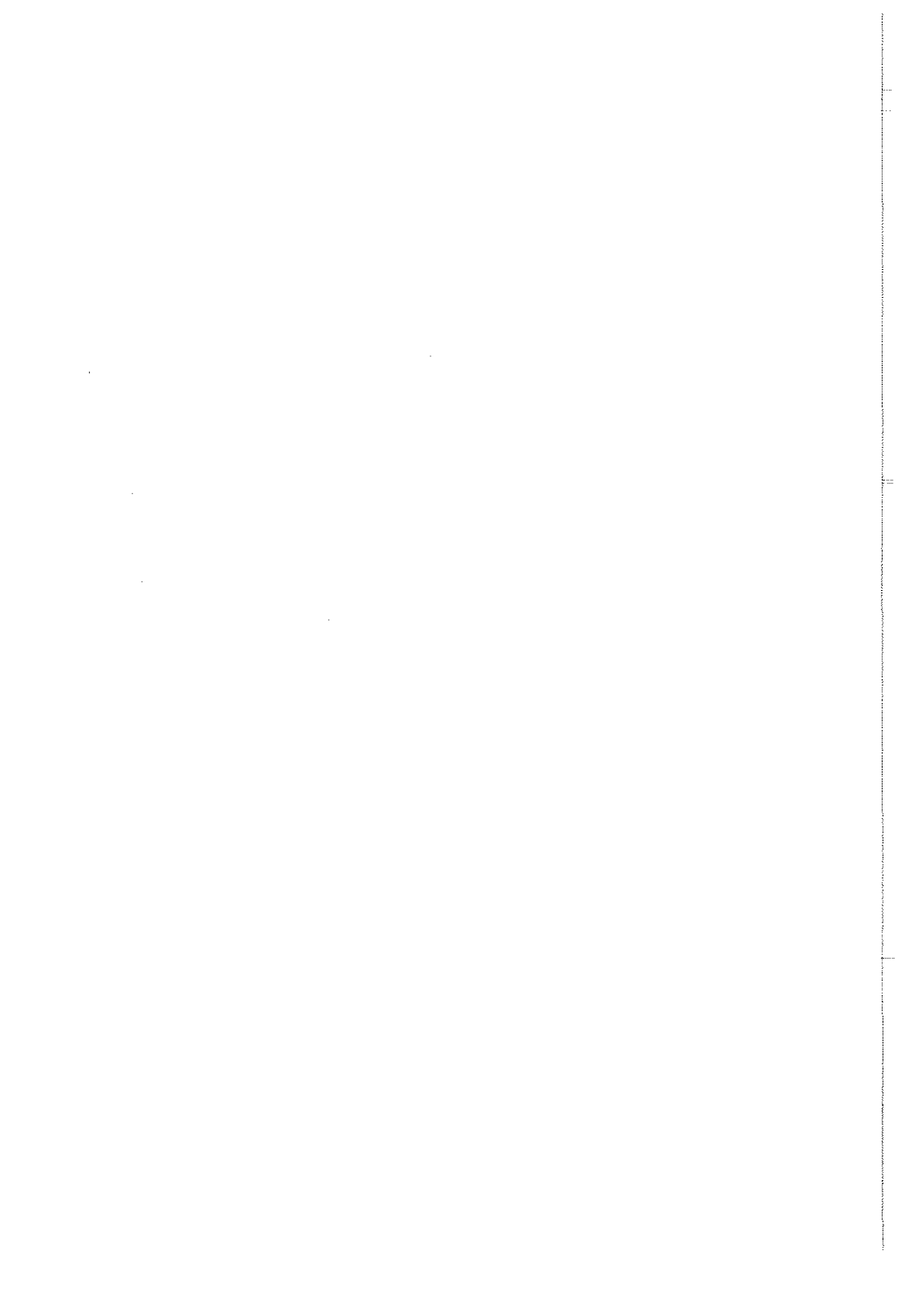
(Inédit)



Paroles d'enfance

Concours Académique
d'Écritures Poétiques

2002



Rêves

Le soir, en me couchant, dans le noir sombre,
Je m'amuse à regarder les ombres.
J'y vois un cheval galopant.
J'y vois une belle fille.
J'y vois le bonheur éternel
Au-dessus des nuages.
J'y vois des pays fantastiques !
J'y vois des oiseaux survolant le Mexique.
J'y vois des gens sympas.
Caramba !

Guillaume GANJEAN

CM2 – École Jean Aicard – Solliès-Ville

Paroles d'enfance

Si j'étais au soleil
Je me réchaufferais
De tous ses rayons.

Si j'étais sur Uranus
Je gravirais les volcans brûlants.

Si j'étais sur Saturne
Je me balancerais
Sur ses anneaux.

Si j'étais sur Jupiter
Je visiterais les grottes souterraines
Qui abritent les cailloux de givre.

Si j'étais sur la Lune
Je compterais les nuages
Dans l'atmosphère.

Mais je suis sur la Terre
Et c'est la planète que je préfère.

Camille MAGGIO

CM2 – École Jean Aicard – Solliès-Ville

Paroles d'enfance

- Après l'enfance, il y a l'adolescence!
- Une fois parents, il faut faire des enfants!
- Une fois âgés, on est pépé ou mémé!
- Et aussi bien retraité!
- L'enfance, il faut en profiter car elle n'a pas une longue durée!

Sylvain SAMSON

École Léo Lagrange II – La Seyne-sur-Mer

Le Royaume de l'enfance

L'enfance c'est la naissance d'une âme

L'enfance c'est le bonheur de la vie

L'enfance c'est les rayons de soleil qui flottent
[en dansant dans le ciel]

L'enfance c'est entendre les souhaits chuchoter

L'enfance c'est la nature émerveillée

L'enfance c'est avoir une larme aux paupières
[tous les soirs de pleine lune]

L'enfance c'est l'amour et le cœur battant à 100 à l'heure

L'enfance ce ne sera jamais la tombée de la nuit

Un jour l'enfance ne sera plus là, elle s'envolera dans le ciel
Mais il en restera des bons souvenirs.

Anaïs PEETERS

CM2 – Jean-Aicard – Solliès-Ville

Effacer

La maîtresse efface le tableau
La gomme efface les mots
La mer efface les pas sur le sable
Le chiffon efface les traces sur la table

Mais personne n'effacera
Mes souvenirs avec toi!

Gwendoline NATALI
CM2 – École de Bendejun

Tu me dis

Tu me dis que le jour deviendra
Nuit

Tu me dis que la rivière deviendra
Mer

Tu me dis que la graine deviendra
Fleur

Mais tu oublies une chose dans
L'avenir

Je te dis que la fille que je suis deviendra
Femme.

Marie LOISON
CM2 – École de Bendejun

Pensif

Pensive, la femme,
Pensif, l'enfant,
Assis par terre.
Juifs, transportés par les Nazis,
Délaissés au bord du chemin de fer,
Ils demeurent seuls, mourants de faim, mourants de soif.
Ils pensent qu'ils auraient préféré les chambres à gaz,
Pour ne plus souffrir.
Pensive, la femme était,
Pensif, l'enfant était,
Maintenant morts, maintenant couchés par terre.

Marie LOISON

CM2 – École de Bendejun.

Mon enfance

Quand j'étais petite, j'avais peur
Peur du noir, du bruit et des voleurs
Et j'essayais de me réfugier près de mon cœur
Et je retenais mes plus gros pleurs

Quand je pleurais
Mes larmes descendaient
Et mes parents me reconfortaient
Et cela m'amusait

Depuis je suis calme
Dans mes rêves je rame
Et je suis bien dans mon âme
Et mon cœur ne connaît plus de drame.

Chérifa SMIRANI et Sihem NAGARA
CM2 – École Jules Ferry – Cagnes-sur-mer

Mon chien de Chine

En Chine, on jouait avec un chien
Avec lui, on s'amusait bien
Après trois ans passés là-bas
Ému et parlant tout bas
Mon Tonton nous l'a donné, à mon frère et à moi.
Un jour, nous sommes venus habiter en France
C'était le temps joyeux de mon enfance
Pour ma famille, mon chien et moi.
Mais le temps passe vite avec les amis
Voilà qu'un jour, il est reparti vers une autre vie, un infini
Le paradis des chiens gentils.
Même s'il me manque les jours de pluie,
Les mauvais jours où j'ai des soucis
Je l'imagine heureux dans mon cœur
Et c'est comme si je respirais une fleur.

Wen-Huey CHENG

CM2 – École Jules Ferry – Cagnes-sur-mer

Paroles d'enfance

Quand j'aurai un enfant
Qui viendra de l'océan

Et que je l'entendrai qui pleure
Je lui ouvrirai mon cœur

Avec lui, je dépasserai les bornes
Sur le dos d'une licorne

On ira sur les nuages
Sans aucun bagage

Et on se cachera dans une fleur
Pour partager notre bonheur

Aliéonor GUINARD

École Saint-Roch – Biot

Paroles d'enfance

Écouter, accueillir les paroles d'un nouveau-né
Ne plus accepter les tortures, victimes pour l'éternité
Favoriser les rêves, l'amour et la dignité
Aimer, offrir, exister, être considéré
Ne plus entendre les plaintes d'un héros maltraité
Tolérer les différences et construire leurs réalités.

Gaëlle VEYRE

CM1 – École Le logis – Cagnes-sur-mer

L'amour d'un enfant

Je voudrais être toujours aimé
Dit l'enfant
En construisant sa réalité

Je voudrais être encouragé pour l'éternité
Dit l'enfant
En apparaissant dans la vie

Je voudrais être toujours considéré
Dit l'enfant
En levant les bras au ciel

Je voudrais être respecté
Dit l'enfant
En affirmant sa dignité

Je voudrais porter les couleurs de la vie
Dit l'enfant
Plein d'espoir

Maéva DIANA

CM1 – École Le logis – Cagnes-sur-mer

La fille en blanc

Dans un brancard allongée
Au loin je vois une salle blanche
Pâle sans couleur
Je rentre dedans c'est mon heure

La femme en blanc me dit d'entrer
Je m'allonge
Dans mon tuyau mon compagnon
Un liquide transparent

La lumière m'éblouit
Et je sais que moi
Je suis endormie
Réveil brutal
Devant moi maman
De blanc habillée
"Ça s'est bien passé?"

Chloé TOTI

6e 1 – Collège Ludovic Bréa – Saint-Martin du Var

L'enfance faramineuse

Il n'y a rien de plus émouvant
Que d'être un enfant
De se faire embrasser et câliner
À longueur de journée
De se lever le matin
Sans se préoccuper des lendemains
D'avoir toujours le moral
Même quand on est mal.

Il n'y a rien de plus éprouvant
Que d'avoir dix ans
De pouvoir dire je t'aime
À quelqu'un qu'on aime
De rigoler, de s'amuser
L'automne, l'hiver, le printemps, l'été

Décidément j'aurais bien aimé
Rester toute l'éternité
Un enfant béni et cajolé

Gustavine MABIALA

4^e 2 – Collège Jean Rostand – Nice

Enfance

Enfance fruitée
Saveur sucrée et perlée
Sous le soleil d'été
Des journées enchantées

Enfance douceur
Sans aucune rancœur
Comme un enfant rêveur
Qui ne désire que du bonheur

Enfance insouciance
Au rythme de nos danses
Nous passons nos vacances
En attendant l'adolescence.

Julie DAMAN

3^e 7 – Collège Paul Langevin – Carros

Paparoles d'enfance

Paparoles d'enfance,
Mon premier mot était papa,
Mais il n'était jamais là,
Constamment à sa pizzeria,
J'ai cru qu'il n'existait pas.

Paparoles d'enfance,
En grandissant, il était
Encore et toujours absent.
Il a raté mes émotions,
Mes réussites et déceptions.

Paparoles d'enfance,
Maintenant il a compris,
Que j'avais besoin de lui.
Mais il est bien trop tard,
J'ai quitté mon enfance.

Térésa IANNICIELLO
Collège Port Lympia – Nice

Premières

Ma première bouffée d'air,
Leur joie d'être père et mère.
Mon tout premier bain,
M'enveloppe de câlins.
Pendant ma première tétée,
Maman m'a tout donné.
Ma première sortie,
J'ai senti la vie.
Mon premier sourire,
Je leur procure du plaisir.
Mes tout premiers pas,
Je lâche la main de papa.
Ma première bougie,
Le temps passe et crie.
Mes tout premiers mots,
Les intriguent trop.
Et ma première poésie,
La voici.

Sophie LEVY

Collège Port Lympia – Nice

Amémoire d'enfance

Je suis un enfant,
Venu du néant.
Je suis né à treize ans,
Et mon nom vient du vent.

Je ne sais pas pourquoi,
J'en suis arrivé là.
Je ne sais pas qui j'suis,
Je n'ai aucun ami.

J'ai essayé de fuir,
Tous mes souvenirs.
Je n'aurai pas d'histoire,
J'ai perdu la mémoire.

Mais je veux encore croire
En la lumière de l'espoir.

Christophe CAPPI
Collège Port Lympia – Nice

Questions aux grandes personnes

À Pablo qui se drogue pour oublier sa faim
Que répondriez-vous ?

À Jack dont le père est mort dans les tours jumelles
Que répondriez-vous ?

À Thuy Linh que l'on oblige à se prostituer
Que répondriez-vous ?

À Nabil qui est orphelin à Kaboul
Que répondriez-vous,

À Babakar qui est né avec le sida
Que répondriez-vous ?

Vous ne répondriez rien
Car vous les adultes

Vous ne pouvez pas comprendre
À quel point nous les enfants

ON SOUFFRE!!!

Christophe MARTINEZ
Collège Port Lympia – Nice

Paroles d'enfance...

J'ai pour consigne de vous livrer un souvenir d'enfance.
Mais je ne le ferai pas.
Pourquoi ?
Parce que.
Parce que quoi ?
Parce que c'est mon droit.

Il ne faut pas croire qu'une enfance n'est pleine que de bonheur.
Elle est aussi remplie de quelques malheurs.
Comme toute autre période d'une vie,
D'ailleurs.

En me remémorant un instant de bonheur,
J'ai peur que ce dernier remonte de mon cœur,
Un autre instant, plus proche du malheur.

N'allez pas croire que ma courte vie s'en est emplie !
Oh, non, pas du tout !
Mais n'allez pas croire non plus que le
Bonheur est plus marquant que le malheur.
Oh ça non...

Florian VIDAL
Collège Port Lympia – Nice

L'enfance endormie

Il rêvait de joie
Pour jouer avec une oie,
De chance
Avec son enfance,
De pain de mie
Quand il est endormi,
D'un mot
Avec Capitaine Nemo,
D'art
Pour dessiner un canard;
Son enfance était joyeuse.

Enzo MENEGATTI

6^e 1 – Collège Henri Nans – Aups

Comme les cinq branches d'une étoile

Comme les cinq branches d'une étoile
Sont les cinq doigts de la main
Indispensables pour la vie
Comme les cinq branches d'une étoile
Hantant la nuit

Comme un enfant dans la nuit
Sentant sa main devenir étoile
Et l'étoile devenir sa main
Tout là-haut dans le ciel

Le ciel et les étoiles
Forment une équipe solide
Que même les enfants
Ne réussiront jamais à briser.

Smaïn BEGHDAOUI

6^e 3 – Collège Pierre de Coubertin – Le Luc

Peur j'en avais

J'ai bien aimé,
Ma courte enfance,
Pouvoir courir,
En toute aisance,
J'ai bien aimé.

Moi j'aimerais
Moins de sentences,
Moins voir mentir,
Plus d'obéissance,
Moi j'aimerais.

Peur j'en avais,
De l'ignorance
Devoir mourir,
Sans descendance,
Peur j'en avais.

Romain HUET

6^e 3 – Collège Pierre de Coubertin – Le Luc

À Marcel, mon père

Il avait pris ce pli de donner à ma vie
La gaieté, le bonheur, ce qui n'a pas de prix.
Avec impatience le soir je l'attendais
Pour ce moment à nous que toujours il m'offrait.
Il entra, me souriait, tout s'illuminait,
S'approchait, m'embrassait, s'asseyait et riait.
Puis un jour ce bonheur parfait s'en est allé
Seule auprès de ma mère je me suis retrouvée.
Sans un mot de personne, sans une explication,
Il a fallu que je me fasse une raison.
Et même si plus jamais il n'y aura de " nous ",
Ne me demandez pas de choisir entre vous.
Je vous aime tous les deux de la même façon.

Irena CANE

6^e A Segpa – Collège Villeneuve – Fréjus

Pourquoi l'alphabet ?

A est l'aîné

Z le petit dernier.

Ils encadrent les autres lettres de l'alphabet.

Pourquoi dans cet ordre ?

Je ne le saurai jamais.

Tout ce que je sais,

C'est qu'il nous sert à communiquer.

Mathieu FERREIRA

6^e 2 – Collège Henri Nans – Aups

Douce parole

Belle parole que celle d'un enfant
Belle parole écoutée en sifflant,
Jolie comme un oiseau qui s'envole
Aux enfants les douces paroles.

Au printemps, saison aux mille trésors.
Assis sur la verdure
On regarde leurs boucles d'or,
On se berce à l'écriture.

Le premier mot, celui du cœur.
Le second, celui du bonheur.
Une douce parole que chante
Un enfant qui nous enchante.

On a toute l'enfance pour se demander
Si nos douces paroles
Résonnent de vérité.

Audrey MALLET

Collège Jean l'Herminier – La Seyne-sur-Mer

D'un enfant

Des yeux d'un enfant,
On peut voir en pleurant,
Un pays ravagé,
Du passage de l'armée.

Du cœur d'un enfant,
On peut lire dans le sang,
Une enfance cruelle,
D'une brûlure éternelle.

Du corps d'un enfant,
On peut voir en souffrant,
Les traces d'un fer,
Chauffé au rouge de l'enfer.

Marianne VAN PANHUYS

6^e 1 – Collège Henri Nans – Aups

Malchance

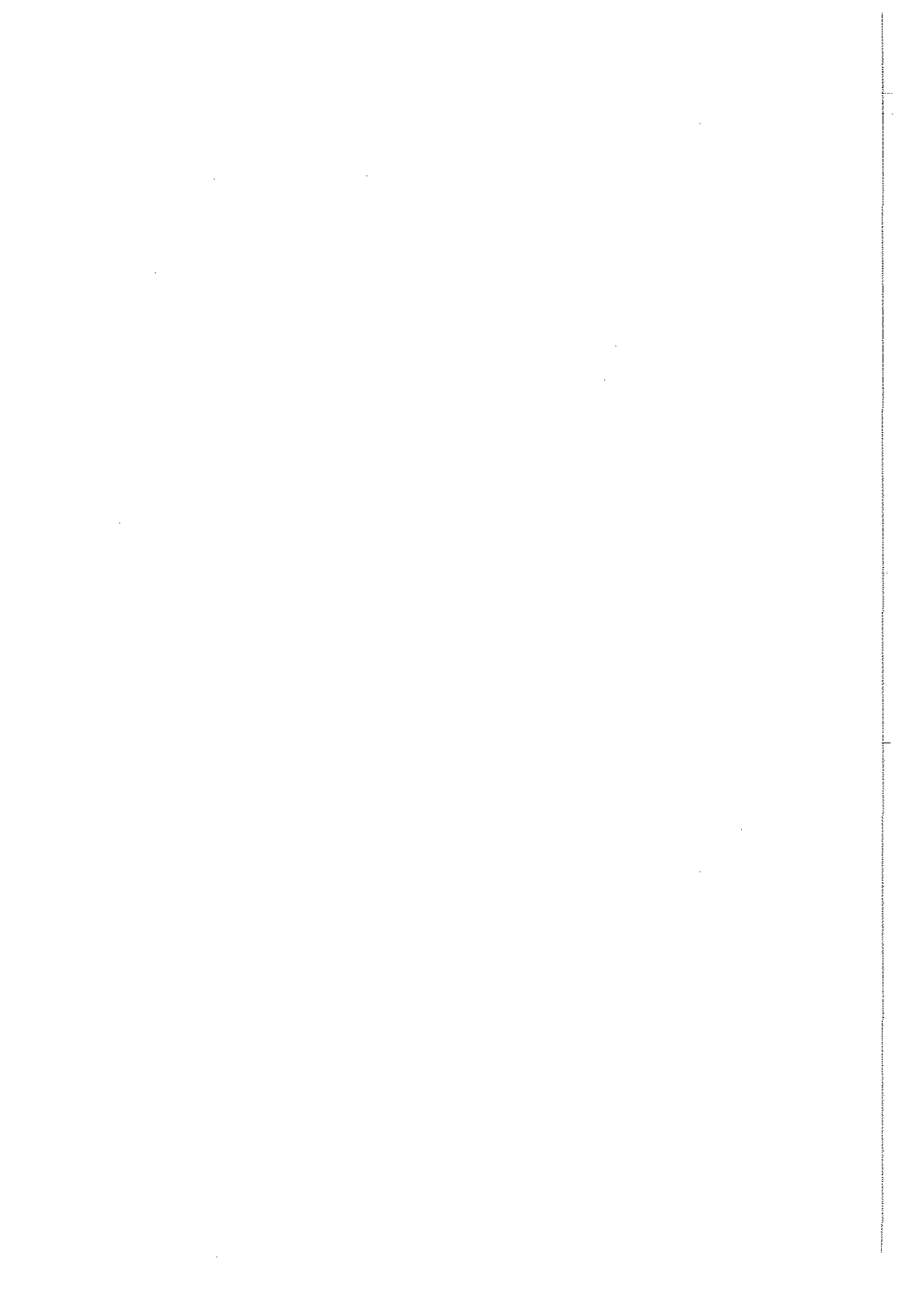
Je ne peux pas,
Je ne sais pas
Courir, grimper,
M'amuser et jouer
Comme les autres.

Les enfants handicapés
Sont très malheureux,
Alors, enfants normaux
Au lieu de vous moquer
Et de nous regarder,
Apprenez à nous connaître.

La malchance ne s'attrape pas...
Alors venez, venez nous rencontrer!!!”

Maxime CASABIANCA

Collège Pierre de Coubertin – Le Luc



PALMARÈS 2002

Lauréats Niveau primaire

DIANA Maèva
Premier prix 68

Accessits

LOISON Marie 62
GANJEAN Guillaume 57
MAGGIO Camille 58
PEETERS Anaïs 60

Et aussi...

SAMSON Sylvain 59
NATALI Gwendoline 61
SMIRANI Chérifa 64
NAGARA Sihem 64
CHENG Wen-Huey 65
GUINARD Aliénor 66
VEYRE Gaëlle 67
LOISON Marie 63

Lauréats *Niveau secondaire*

IANNICIELLO Térésa

Premier prix72

DAMAN Julie

Deuxième prix71

Accessits

BEGHDAOUI Smaïn 78

CANE Irena 80

LÉVY Sophie73

CAPPI Christophe 74

MARTINEZ Christophe75

VIDAL Florian 76

Et aussi...

TOTI Chloé 69

MABIALA Gustavine70

MENEGATTI Enzo77

HUET Romain79

FERREIRA Mathieu 81

MALLET Audrey82

VAN PANHUYS Marianne83

CASABIANCA Maxime84

Avec la participation de :

Jean-Claude Babois né le 21 janvier 1944 à Carnoules (Var). A publié une quinzaine de recueils de poésie de 1973 à nos jours, en provençal et français. A fondé et animé de 1976 à 1982 la revue de poésie *Esquisse* et a créé en 1977 l'association culturelle L'Espaventau (L'Épouvantail).

Dernières publications :

L'Auceu-blu : conte original en provençal et français, illustré par France Mannaioni, éditions Princé Neguer. *Lambeaux de l'été* : poèmes calligraphiés par Bernard Vanmalle, éditions L'Espaventau. *Mauras* : poèmes bilingues provençal-français, illustrés par Ariane Vanmalle, éditions L'Espaventau. *Poema*, poème : poèmes bilingues français-provençal, avec des calligrammes de Bernard Vanrnalle, éditions du CIVD. *Le Bateau Ivre*, sous le pseudonyme de Johan Algol : un piratage du piratage par Roland Topor du Bateau Ivre d'Arthur Rimbaud, éditions L'Espaventau. *Chale* (Charme) : des poèmes fantastiques en provençal et français, coédition Les Grands Chemins – L'Espaventau.

Jean-Marie Barnaud publie, depuis 1983, son œuvre poétique chez Cheyne éditeur : *Poèmes* (1983-1985) (1997), *Aux enfances du jour* (1998), *Le poète et la méchante humeur* (1999) sont, avec *Bleu et quoi d'autre* (2001), les derniers livres parus. Il a obtenu le Prix Georges Perros pour *Bleu et quoi d'autre*.

Il a écrit aussi des nouvelles et des romans, en particulier : *Le Censeur* (Gallimard 1992), *Un tombeau pour Félicien* (Deyrolle 1996), *Aral* (l'Amourier éditions, 2001).

Il dirige, avec Jean-Pierre Siméon, la collection "Grands fonds" de Cheyne éditeur, fait partie du comité de rédaction de la revue La Sape, et collabore à de nombreuses revues, Autre Sud, La Polygraphe ou L'Atelier contemporain, par exemple ; il tient aussi une chronique régulière dans la Revue du site de François Bon (remue.net). J-M Barnaud préside à Grasse l'association Podio et anime depuis cinq ans, sur Agora FM, l'émission littéraire Plaisir de lire.

Une exposition sur son œuvre et sur son travail d'écrivain, organisée par

la Bibliothèque municipale de Charleville-Mézières et accompagnée d'un catalogue, aura lieu dans cette ville à l'automne 2002.

Daniel Biga est né à Nice le 23 mars 1940 – Poète, peintre, professeur aux Beaux Arts de Nantes.

A publié une trentaine de livres depuis *Oiseaux Mobicans* en 1966 (réédité au Cherche Midi en 1984). Parmi ses derniers titres :

Détache-toi de ton cadavre (1998 Tarabuste éditeur); *Le chant des batailles* (1999 éd. L'Amourier) – dessins d'Ernest Pignon-Ernest; *Dits d'Elle* (2000 Cadex éditeur) dessins Ernest Pignon-Ernest; *Arrêts facultatifs* – (2001 Gros Textes éd.); *Cahier de textes* – (2001 – éd. La Belle École); *L'Afrique est en nous* – (2002 – éd. L'Amourier)

Sophie Braganti est née le 28 janvier 1963 à Nice. Elle est rédactrice dans Verso arts et lettres (critique d'art) et Dada (Atelier d'écriture) depuis plusieurs années et intervient en milieu scolaire. Elle écrit des poèmes (éditions de l'eau, Yéo), des textes pour les artistes (catalogues d'expositions), des formes courtes qui s'apparentent à des nouvelles ou à des récits (l'Amourier). Son travail dans la revue Dada et la naissance de son fils l'ont conduite à l'écriture de poèmes pour les enfants (*Grandir, Mango*). Elle a réalisé des livres d'artistes (*Giorda, Woda, Lalou, Lanneau, Serée, Rosa*) et publié dans des revues (*les hommes sans épaules, Foissart, La porte, Contrevoix, Saxiphrage* et à paraître dans *Petite et Europe*).

Michel Butor est né le 14 septembre 1926 à Mons en Baroeul dans le Nord de la France. Il est arrivé à Paris, dans le sixième arrondissement, à l'âge de 3 ans. C'est là que se sont passées son enfance et ses études.

Flânant intensément rive gauche, il a publié divers romans aux Éditions de Minuit avant de disséminer ses ébauches quasi méthodiquement dans de nombreuses maisons.

Professeur et conférencier itinérant il a parcouru les cinq continents et espère continuer encore pendant quelques années.

Grand-père, il a pris sa retraite de l'université de Genève en 1991 et vit à l'écart en s'efforçant de mettre un peu d'ordre dans ses papiers et dans sa tête.

Michel Flayeux vit dans le Var depuis toujours. Habite à Toulon ou à Néoules. Enseignant à la retraite. Cofondateur des revues "La Cave", "Chemin" et "Archipels". A créé en 1983 les éditions "Telo Martius" qui ont publié surtout de la poésie, deux romans et plusieurs recueils de nouvelles. Fondateur depuis un an d'une revue de poésie "Lou Andréas". Co organisateur de la librairie "Telo Martius" à La Seyne qui diffuse des ouvrages de poésie et des œuvres littéraires de qualité, qui organise des expositions d'artistes (ayant illustré des livres) ou qui invite des auteurs à lire leurs textes. A publié une vingtaine d'ouvrages de poésie ainsi que deux romans et trois recueils de nouvelles. La plupart aux éditions "Telo Martius". Prix Malrieu pour *Sorte de bleu* (Sud).

Marcel Migozzi, né à Toulon, Rue de la Fraternité, dans une famille ouvrière d'origine corse.

Cofondateur des revues de poésie *La Cave* et *Chemin* de 1960 à 1968.

Membre des Comités de rédaction des revues *Action poétique* de 1965 à 1968, *Sud* de 1994 à 1998. Correspondant permanent de la revue luxembourgeoise *Estuaires*.

A publié plus de quarante ouvrages de poésie chez différents éditeurs :

Juillet, voyages (Sud) a obtenu le prix Jean Malrieu en 1985 et *On aura vécu* (Telo Martins) le prix Antonin Artaud en 1995.

Parmi les plus récents ouvrages parus : *Un rien de terre* (L'Amourier), *Jardin d'enfants* (Pluie d'étoiles), *Retour d'âge* (Tarabuste), *Dans l'abîme de j'aime* (Tipaza), *La mort en sucre* (Encres Vives).

Nathalie Quintane est née en 1964. Elle a publié six livres à ce jour, le premier, *Remarques*, chez Cheyne éditeur, les suivants tous chez P.O.L. (dernière parution : *Saint-Tropez – Une Américaine*, 2001). Elle a participé à de nombreuses lectures publiques (au CIPM à Marseille, au Centre Pompidou à Paris, au Festival de Rotterdam...).

Katy Remy est publiée chez Tipaza (Cannes), ou en revues (If, Action poétique, Nioques, hiems, La Métis), elle a animé quelques ateliers d'écriture Chemins de femmes (CE SNCF PACA), Écrire pour voir (École des Chênes

verts à La Trinité) et plusieurs manifestations de poésie (Jardin littéraire, Semaine de la poésie, expositions associant art et écriture). Elle lit ses textes en public. Récompensée par le Prix Louis Germain (*Mémoires d'élèves*, Flohic 1996).

Bibliographie: *Convoitises Convoitises* (Flammartion 84): *Les Récits de la Grande Peste* (avec le peintre Franta) (Tipaza 97): *Pochades* (La Porte 2002)

Jean Claude Renard est né en 1922 à Toulon. Depuis son premier recueil, *Juan*, en 1945, à *Métamorphose du monde*, de *Père voici l'homme* à *Ce puits que rien n'épuise ou l'incantation du temps*, son œuvre est marquée par une profonde spiritualité. Il est aussi l'auteur de nombreux essais (Notes sur la poésie, *Quand le poème devient prière*, notes su le mystère...)

Son œuvre a été couronnée par l'académie Française comme par l'académie Goncourt. Il est membre de l'académie Mallarmé.

Daniel Schmitt est né le 7 février 1929. Commence à écrire entre 10 et 12 ans. Nombreuses plaquettes et ouvrages d'art depuis 1963. Rédige et édite depuis 1986 une feuille poétique: "La besace à poèmes", à raison d'un numéro régulier par an et de numéros spéciaux, feuille qu'il offre au hasard des rencontres.

Depuis 1979, nombreuses interventions dans les écoles, collèges, bibliothèques, scènes diverses, chapelles, centres pénitentiaires, hôpitaux d'enfants. Derniers ouvrages parus:

1997: *Un long saxo d'automne*, ill. de Jean-Marie Pouey, éditions Tipaza.

1997: *Donné par la nuit* aux éditions Lo Païs à Draguignan

1998: *La barbe des saisons* avec des illustrations d'André Villers, aux éditions Lo Païs à Draguignan.

2000: *Sur les blancs de l'obscur*, illustrations de Véronique Adam, chez Amateurs Maladroits, La Seyne-sur-Mer.

2000: *Jean Cocteau dans mon aurore*, illustrations de Michel Costagutto, chez Amateurs Maladroits, La Seyne-sur-Mer.

Jean-Pierre Siméon est né en 1950. Il enseigne à l'I.U.F.M. de Clermont-Ferrand. Il publie son œuvre poétique chez Cheyne éditeur depuis 1984.

Fresque peinte sur un mur obscur, est le dernier titre paru (août 2002). Il a reçu le Prix Artaud 1984, le Prix Apollinaire 1994 et le Grand Prix du Mont-Saint-Michel en 1999.

Quatre romans, un récit et du théâtre publiés par le Castor Astral, l'Aire, et les Solitaires intempestifs.

Nombreuses interventions sur les rapports poésie et pédagogie. Dirige, avec Jean-Marie Barnaud, la collection *Grands fonds* de Cheyne éditeur.

"Poète associé" au C.D.N. de Reims pendant six ans, il rejoindra le T.N.P. de Villeurbanne en 2003, aux côtés de Christian Schiaretti, son directeur. Jean-Pierre Siméon est directeur artistique du Printemps des poètes.

Jean-Max Tixier (Marseille, 1935). Poète, critique, romancier. Membre du comité de rédaction des revues *Encres Vives*, *Autre Sud*, *Poésie 1/Vagabondages*. S'intéresse à l'écriture sous toutes ses formes et se qualifie lui-même de polygraphe par provocation. S'interroge sur les relations de la science et de la littérature, la logique poétique (*Poésie et Mathématique*, thèse de doctorat de III^{ème} cycle) A publié plus d'une soixantaine d'ouvrages dans des genres divers. (Œuvres récemment publiées – poèmes : *États du Lieu* (Autres Temps, Prix Champion-Guillaumet de la SGDL, Prix Louis Guillaume), *L'Instant précaire* (L'arbre à paroles), *L'Oiseau de glaise* (Arcantère, Prix Antonin Artaud), *Chasseur de mémoire* (Le Cherche Midi); roman : *Le Jardin d'argile* (Le Cherche Midi, Prix Antigone), *Le Crime des Hautes Terres* (Les Presses de la Cité).

Achevé d'imprimer,
pour le compte de l'Amourier éditions,
par les Ets Ciaï, imprimeurs à Nice,
au mois de novembre 2002.

Concours organisé par l'Académie de Nice



Éducation
nationale

Participations à la réalisation de cet ouvrage



Le Lézard Amoureux

*Concours Académique
d'Écritures Poétiques
Académie de Nice*

© Délégation Académique à l'Éducation Artistique et l'Action Culturelle
2001